CHAPITRE VI.

LES ERREURS PHILOLOGIQUES DE CHARLES FORSTER.

En résumant les publications de Charles Forster sur les inscriptions sinaïtiques, nous avons montré comment ses explications et ses traductions s'appuyaient sur des faits faux et péchaient ainsi par la base, mais il est nécessaire de montrer aussi combien elles sont philologiquement insoutenables. Quand on aura jeté les yeux sur ce qui va suivre, on ne s'étonnera plus que l'auteur de ces traductions purement imaginaires ait perdu tout crédit parmi les savants et l'on conviendra sans peine qu'il ne mériterait même point la peine d'être réfuté, si ses opinions n'avaient été acceptées dans des livres qui sont entre les mains d'un grand nombre de lecteurs français[1].

Toutes ses traductions sont également fausses, soit celles des inscriptions sinaïtiques proprement dites, soit celles qui sont écrites en d'autres langues, qu'il a prises pour la langue de Moïse. Afin que tous les lecteurs puissent se rendre facilement compte de ses erreurs, nous allons montrer comment il a pris des inscriptions égyptiennes pour des inscriptions israélites et comment il les a interprétées.

S'il y a un fait certain et incontestable, c'est que les inscriptions hiéroglyphiques de Maghara et de Sarabit el-Khadim sont des inscriptions égyptiennes. Les égyptologues peuvent aujourd'hui les reconnaître et les traduire, comme un hébraïsant traduit de l'hébreu et un indianiste du sans-

[1] Voir plus haut, p. 244, note.

crit. Eh bien! d'après M. Charles Forster, ces inscriptions ne sont pas égyptiennes, elles sont presque sans exception sinaïtiques ou d'origine hébraïque[1]; aucune n'a pour auteurs les sujets des pharaons, mais les Israélites du temps de l'Exode[2]; Sarabit el-Khadim n'est pas une mine exploitée par les ordres des Amenemhat, des Thotmès et des Ramsès, mais un cimetière hébreu.

Voici comment M. Charles Forster prétend prouver que les inscriptions de l'ouadi Maghara sont l'œuvre des Israélites : « L'origine commune des inscriptions hiéroglyphiques et sinaïtiques, dit-il, est prouvée par la découverte d'une triple inscription qu'a faite M. Pierce Butler sur le Djébel Maghara, dans le voisinage immédiat des tablettes hiéroglyphiques gravées dans l'ouadi au-dessous. On y voit une pure inscription sinaïtique, illustrée par l'hiéroglyphe d'une autruche, gravé sur la même tablette, avec deux inscriptions purement hiéroglyphiques; c'est un triple mémorial, sur le même monument, écrit sans doute d'après le même principe que la pierre de Rosette.

» Non content des informations communes et des visites ordinaires, M. Butler, arrivé à l'ouadi Maghara, questionna

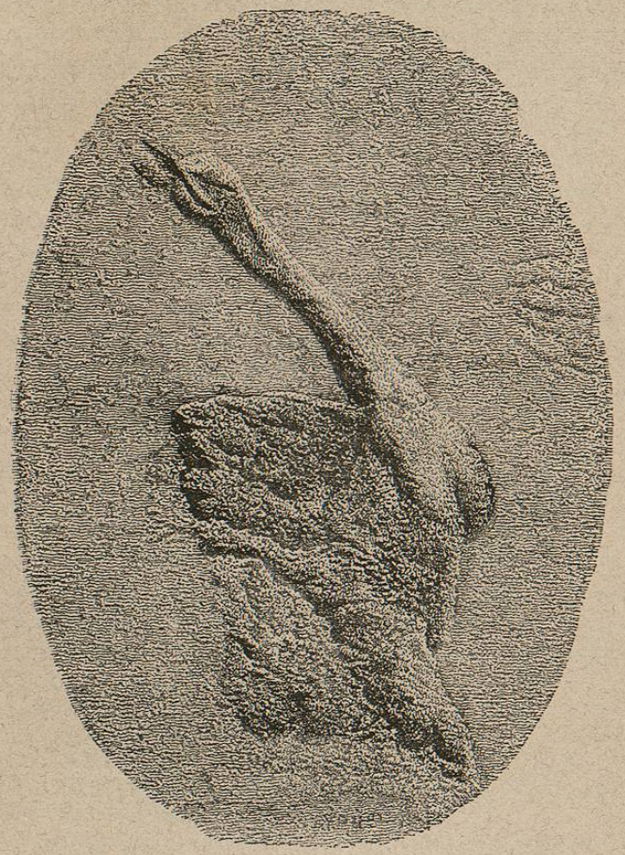
[1] « Instead of being works of heathenism, like the erroneously so-called Egyptian tablets in the Wady Maghara,... the Sinaitic inscriptions were the work of God's chosen people. » *Israel in the Wilderness*, p. 29. — Il admet cependant quelques rares exceptions. « The Wady Maghara, the site of numberless Sinaitic inscriptions, interspersed, here and there, with a few hieroglyphic tablets. » *Ibid.*, p. 44.

[2] Même les inscriptions hiéroglyphiques n'émanent pas des Égyptiens. « Their hieroglyphic monuments were confined to the valley of the Nile, [ce qui est complètement faux, quoiqu'il pose ce fait comme une sorte de principe, p. 50]... The idea of Egyptian monuments... at Sinai, is therefore a contradiction in terms. Yet hieroglyphic monuments certainly exist at Sinai, and as certainly they are the works, not of native Egyptians, but of Moses, who *was learned in all the wisdom of the Egyptians*, and of *Israel who came out of Egypt*... » *Israel in the Wilderness*, p. 51.

et interrogea de toutes manières ses guides arabes, pour savoir s'il n'existait pas dans la localité d'autres inscriptions que celles qui étaient déjà connues. Après de longs et minutieux examens, il apprit enfin qu'à moitié hauteur de la montagne voisine de Djébel Maghara, dans une caverne, il y avait des inscriptions semblables à celles qu'il cherchait. Il leur demanda de le conduire à la caverne et ils le firent. Il grimpa avec eux jusqu'au milieu de la montagne, où son scheik lui indiqua une caverne basse. L'entrée avait de un mètre à un mètre 50 de haut; elle avait l'air si insignifiant qu'il se crut trompé et fut sur le point de ne pas y pénétrer. Cependant il se décida sagement à tenter l'aventure; il s'agenouilla et entra. Alors, à sa grande surprise, il vit l'entrée taillée des deux côtés, en carrés réguliers ou tablettes et, à main droite, il découvrit une triple inscription sculptée; deux des colonnes étaient en purs hiéroglyphes; la troisième était en purs caractères sinaïtiques. Les trois inscriptions étaient parallèles sur la même tablette, toutes les trois étaient gravées, non formées de points; elles ont été faites évidemment avec le même instrument et par le même graveur[1]. L'inscription sinaïtique était illustrée par la figure hiéroglyphique d'une autruche, splendidement sculptée sur une assez grande échelle, les ailes ployées, le cou tendu, la gorge gonflée, le bec ouvert, comme si elle était effrayée par quelque alarme soudaine et poussait un cri d'effroi[2]. Les *disjecta membra* de l'autruche reparaissent sur la partie hiéroglyphique de la tablette, montrant que le sujet en

[1] M. Forster, un peu plus loin, *Israel in the Wilderness*, p. 63, suppose que ce graveur est « Moïse lui-même. » Cf. p. 66. Malgré tout son respect pour la Bible, il fait ainsi violer au législateur des Hébreux la loi qu'il avait portée lui-même et qui interdisait la représentation de tout animal, quadrupède ou oiseau.

[2] Voir Figure 12 la représentation de cette autruche d'après Forster, *Israel in the Wilderness*, p. 46.



12. — Autruche de Forster.

est unique. L'autruche hiéroglyphique était évidemment la figure capitale de tout le morceau, et cet hiéroglyphe, le lecteur doit bien le remarquer et s'en souvenir, se voit, non pas dans la colonne de la tablette supposée égyptienne, mais dans la colonne sinaïtique. Les dimensions de l'oiseau sont telles qu'elles le désignent à première vue comme le sujet principal de tout le monument. Il a, peut-être, cinquante fois la grandeur des autres hiéroglyphes et il se détache à côté d'eux comme un colosse au milieu des statuettes des dieux du foyer. Mais ce symbole a des droits bien plus grands à attirer notre attention que la grandeur de ses proportions et la beauté de son exécution, car, 1° les preuves intrinsèques établissent que ce n'est pas une œuvre de l'art égyptien, et 2° les preuves scripturaires démontrent que c'est un symbole prophétique, et par conséquent l'œuvre manifeste d'Israël, le peuple de Dieu[1]. »

M. Charles Forster cherche à prouver cette double assertion, en prétendant, d'abord, que l'autruche n'est jamais représentée sur les monuments d'origine égyptienne[2], ce qui n'est pas exact[3], et ensuite que toute autruche, figurée au Sinaï, au temps de l'Exode, est l'image d'Israël[4], parce que Jérémie a dit : « La fille de mon peuple est cruelle comme les autruches du désert[5], » assertion qui n'est aucu-

[1] Ch. Forster, *Israel in the Wilderness*, p. 54-57.

[2] Ch. Forster, *Israel in the Wilderness*, p. 57-58.

[3] Voir Wilkinson, *Popular account of the ancient Egyptians*, t. II, p. 54; Cl. Fillion, *Atlas d'histoire naturelle de la Bible*, pl. LXXVII, n° 7 (peinture égyptienne).

[4] Ch. Forster, *Israel in the Wilderness*, p. 59 : « The ostrich is the prophetic symbol of God's people Israel : a point which, once established, authoritatively identifies any figure of the ostrich at Sinai of unquestionable Mosaic antiquity (as the ostrich of this triple inscription most unquestionably is) with Israel and the Exode. »

[5] Lament., IV, 3. C'est la seule preuve que donne M. Forster, *Israel in the Wilderness*, p. 60, du symbolisme auquel il attache tant d'impor-

nement justifiée. Il conclut de tout cela que l'inscription raconte les voyages et « les errements d'Israël, fuyant de contrée en contrée pour échapper à la persécution[1]. »

Voilà la signification qu'a prêtée à ce monument un homme qui n'avait jamais vu l'original. Voici maintenant la vérité, telle qu'elle a été constatée par les membres de l'expédition scientifique anglaise, qui a exploré le Sinaï en 1868 et 1869 :

« Il y a quelques inscriptions grecques et sinaïtiques au milieu des inscriptions hiéroglyphiques des mines de Maghara, et elles sont pour la plupart gravées avec un ciseau, non pointillées avec des pierres aiguës... L'une de ces inscriptions est très instructive : elle détruit complètement la théorie qui attribue une origine israélite aux grossières inscriptions araméennes. Pour le philologue, cette théorie n'a plus besoin d'être réfutée, mais comme l'enthousiasme déplacé, quoique bien intentionné, de l'auteur du *Sinaï photographié* peut encore induire en erreur les ignorants ou les gens crédules, on me pardonnera sans doute de discuter ici la question... Dans cet ouvrage, une tablette est décrite comme étant bilingue et portant des inscriptions contemporaines en caractères égyptiens et sinaïtiques; une photographie, tirée d'un dessin imprimé sur papier, y est jointe comme illustration. Le « texte sinaïtique » est suivi de ce qui est appelé « la figure vivante et animée d'une autruche; » à cette figure, considérée comme « le symbole des enfants d'Israël, » est rapportée l'inscription elle-même, en se servant pour cette interprétation d'une grammaire et d'un dictionnaire parfaitement uniques. En réalité, la ta-

tance et sur lequel il fait reposer un grand nombre de ses déductions. Cf. p. 60-66.

[1] *Israel in the Wilderness*, p. 63-64. L'inscription est traduite tout au long, dans ce sens, dans *Sinai photographed*.

blette est égyptienne, elle se compose d'une série de trois colonnes gravées, dont la dernière est inachevée. Sur cette tablette polie, qui semblait inviter à écrire, un Grec a tracé une inscription, dont le temps a effacé les lettres, quelques-unes exceptées; c'est au-dessus de cette inscription grecque qu'a été taillée, au ciseau, une inscription sinaïtique relativement récente. Quant à l'autruche, elle n'est pas autre chose qu'un éclat de la pierre, produit par un coup de ciseau portant à faux[1]. »

Ainsi la prétendue inscription hébraïque, gravée par la main de Moïse, est postérieure d'environ 1500 ans à ce grand homme, puisqu'elle a été écrite au-dessus d'une inscription grecque, et ce que M. Forster croit être une autruche, déterminant le sens de l'inscription, ne représente nullement cet oiseau, dans l'intention de l'ouvrier maladroit qui a enlevé l'éclat de la pierre; on peut y voir, si l'on veut, le cou tendu d'une autruche, comme on peut voir un lion, un vautour ou une baleine dans les formes fantastiques des rochers, qu'on remarque sur les montagnes du Sinaï, ou dans les nuages du ciel, dont les lignes offrent quelque vague ressemblance avec des animaux. Que devient alors la traduction du ministre anglican, nous montrant dans cette tablette l'histoire des errements d'Israël dans le désert? Un pur jeu d'imagination.

Toutes ses traductions sont de même nature. Elles n'ont aucun fondement dans la réalité. Ce qu'il dit des inscriptions hiéroglyphiques de Sarabit el-Khadim nous en fournira une autre preuve frappante et dont chacun pourra se rendre facilement compte, après ce que nous avons déjà vu, dans le chapitre précédent, sur les mines et les monuments écrits de cette région.

Nous avons constaté que les pharaons avaient exploité

[1] E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 203.

sur une grande échelle les richesses minières de cette région, comme l'attestent les scories, les ruines et les inscriptions qu'on y rencontre. Nous avons remarqué, en particulier, que, tout autour de ce qui reste du temple de la déesse Hathor, il y avait de nombreuses stèles couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques. Pour M. Charles Forster, rien de tout cela n'est vrai : Sarabit el-Khadim n'est pas une localité où les Égyptiens ont cherché le *mafka*, c'est Qibroth-Hattaavah, « les Sépulcres de concupiscence[1], » où les Hébreux périrent en grand nombre, après s'être rassasiés de cailles[2]; les stèles qui entourent le temple sont les tombes des enfants de Jacob, frappés par la main de Dieu[3]; le lieu où elles se trouvent est un cimetière israélite[4] et les inscriptions qu'on y lit sont du temps de Moïse et rappellent le miracle des cailles.

Qibroth-Hattaavah était certainement beaucoup plus à l'est dans le désert, non loin du golfe d'Akabah, et proba-

[1] Num., XI, 34.

[2] Ch. Forster, *Israel in the Wilderness*, p. 71 et suiv., 273.

[3] Ch. Forster, *Israel in the Wilderness*, p. 73-75.

[4] Ce n'est pas d'ailleurs M. Charles Forster qui a imaginé le premier que Sarabit el-Khadim était Qibroth-Hattaavah. Quand Niebuhr découvrit les stèles égyptiennes, en 1761, il émit cette hypothèse, mais sans se prononcer : « Ne seraient-ce pas ici les Sépulcres de la convoitise, dont il est fait mention, Nombres, XI, 34? » *Voyage en Arabie*, trad. française, Amsterdam, 1776, t. I, p. 191. Le ministre anglican transforme en fait certain une supposition qu'on s'explique en 1761, avant la naissance de l'égyptologie, mais qui était une monstruosité scientifique en 1865, quand Forster publiait son *Israel in the Wilderness*. — Niebuhr observe, du reste, expressément au sujet des hiéroglyphes qu'il a copiés sur trois tombes « dans le désert, » c'est-à-dire à Sarabit el-Khadim : « Je copiai la plus grande partie des hiéroglyphes des trois pierres. Voyez les XLVe et XLVIe Planches. Il paraît par là, que ces inscriptions sont de véritables hiéroglyphes, car la plupart des figures qui les composent se trouvent aussi sur les anciens monuments d'Égypte... Les hiéroglyphes, dont je parle, sont tout aussi beaux que les hiéroglyphes d'Égypte. » *Voyage en Arabie*, t. I, p. 190.

blement à Éroueis el-Ébeirig[1]; les Israélites, à l'époque de l'exode, durent éviter avec soin d'approcher de Sarabit el-Khadim, au lieu d'y camper, puisqu'il y avait là un établissement égyptien[2]. Mais, quoi qu'il en soit de cette dernière circonstance, qui nous importe peu dans la discussion présente, ce qui est bien certain, c'est que les inscriptions sont en égyptien. Les procédés par lesquels M. Forster est arrivé à les transformer en monuments hébreux et à leur attribuer le sens que son imagination leur avait donné à l'avance, sont les mêmes que ceux que nous avons signalés pour la tablette de Maghara. Ils sont si étranges qu'il faut traduire les paroles mêmes de l'écrivain anglais, autrement le lecteur aurait peine à y croire.

Niebuhr, dans son *Voyage en Arabie*, avait publié trois tablettes hiéroglyphiques de Sarabit el-Khadim[3]. M. Forster les reproduit dans son *Israël dans le désert* et voici comment il les explique, après avoir rappelé que, d'après lui, les oiseaux que Dieu envoya aux Israélites à Qibroth-Hattaavah étaient, non pas des cailles, mais des grues[4] :

« Que le lecteur, avec cette idée bien présente à l'esprit, jette les yeux sur les trois monuments copiés par Niebuhr

[1] *La Bible et les découvertes modernes*, 5e édit., t. II, p. 553.

[2] « From the inscriptions and cartouches found there, it is evident that the mines were in full working order at the time of the Exodus, and the neighbourhood of Sarabit el Khadim and of wady Igne must have been occupied by a large colony of workmen, having most probably a considerable military establishment to preserve discipline amongst them, inasmuch as the miners were chifley selected from criminals and prisoners of war. This consideration is a very important one, and may aid us in dentifying the true route of the Israelites; for it is most improbable that Moses... would have led the hosts of Israel into direct contact with these enemies from whom they were then fleeing. » E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 231-232.

[3] Voir plus haut, p. 288, note 4.

[4] Ch. Forster, *Voice of Israel*, p. 98-110; *Israel in the Wilderness*, p. 76.